

« Croire que la technologie va tout régler est contredit par les faits. »

Françoise BARTIAUX

« La perspective d'une triple élection est une opportunité pour l'action. »

Ce jeudi, les jeunes manifestent pour le climat

Le climat, victime d'une cécité sociale

Sociologue de l'environnement (UCL), Françoise

Bartiaux analyse ces manifestations de jeunes.

Et explique pourquoi certains adultes grognent.

● Interview :

Dominique VELLANDE

Des jeunes qui manifestent et certains adultes qui ironisent ou grognent : on est dans le classique conflit de générations ?

On peut effectivement le voir en partie de cette façon. Les adultes n'aiment pas être remis en question par les jeunes. Généralement, cette remise en question s'exprime plutôt au sein des familles ou à l'école. Ici, la confrontation est plus globale entre les jeunes et le personnel politique.

Au-delà du conflit, que lit la sociologue dans ce qui se passe ?

J'y vois un renversement des croyances et des hiérarchies dominantes. On fonctionne d'habitude dans un monde où ce sont les adultes et plus spécialement la classe politique qui prend les décisions. Ces jeunes questionnent ce principe.

Encore une fois, n'est-ce pas un scénario attendu ?

Pas tant que cela. Ce sont des jeunes qui ne sont pas encore électeurs qui manifestent. On sort du cadre électoral et de la vision la

plus courante de la démocratie. Avec un reproche clair : la responsabilité de la protection de l'habitabilité de la planète a été reportée sur les générations futures.

Peut-on parler d'un éveil des consciences ?

Je n'utilise pas ce terme car il y a une forme de jugement moral qui induit l'idée qu'avant tout le monde s'est comporté de façon irresponsable ou « inconsciente ». Mais la préoccupation de l'environnement s'est développée en amont : dans les écoles, les jeunes sont sensibilisés à cette thématique. Ils se sentent concernés. Mais une forme de cécité sociale n'a pas permis d'en prendre la mesure.

Le climat inspire une dynamique de changement des comportements. Comment se construit cette dynamique ?

Ah, si on le savait, on ne devrait pas en parler maintenant. Plusieurs thèses coexistent. La première constate une force d'inertie importante des habitudes : en changer n'est pas un processus facile. Mais d'autres sociologues contredisent cette thèse.

En disant quoi ?

Prenons l'exemple du GSM.

En peu d'années finalement, la majeure partie de la population a changé ses habitudes de communication.

Parce qu'un portable est devenu socialement indispensable...

Oui, il y a eu une évolution concomitante des normes sociales, des pratiques et des développements techniques. C'est cette convergence qui a permis le changement. Les sociologues de la consommation montrent en effet que toute pratique (par exemple se déplacer en voiture pour aller au travail, acheter tel type de nourriture) est structurée par des composantes de quatre sortes : 1) les habitudes de comportement et de perception, 2) les procédures (notamment juridiques), 3) les valeurs, projets, significations, et 4) les structures matérielles ou des techniques. Un changement dans une ou plusieurs de ces composantes peut induire un changement des pratiques et des comportements. Mais la préservation de l'environnement peut également passer par ce chemin. ■

« L'individualisme a fait oublier notre dépendance aux autres et à la nature »

La technique comme rempart aux problèmes climatiques, c'est pertinent ?

Cette position est ancienne et part de la confiance énorme envers les technologies pour expliquer qu'on peut continuer à vivre comme avant. Certains partis politiques fonctionnent sur ce schéma. Cette croyance en la technologie est contredite par les faits liés aux changements climatiques ou à d'autres questions environnementales comme la perte de biodiversité.

Voyez-vous un point fort dans le fait que le débat sur le climat occupe plus d'espace ?

Bien sûr. Car le discours oblige à passer à l'action. La perspective d'une triple élection est également une opportunité. On peut parler d'une conscience discursive : beaucoup de gens parlent de ces manifestations et du climat, chacun est obligé de mettre ses

pensées ou ses sentiments en mots et donc de réfléchir. C'est important car généralement, nos actes ne sont pas accompagnés d'une réflexion.

Quels sont les freins à cette conscience ?

Il est encore compliqué d'admettre qu'une tonne de CO₂ produite à Namur, à New York ou à Djakarta a le même impact sur le climat de la Terre. Cela implique de concevoir de nouvelles formes de solidarités, ce qui n'est pas facile. Se sentir solidaire de ce qu'on ne voit pas réclame un changement de perception que tout le monde n'a pas la possibilité ou l'envie d'accomplir.

Notre société s'est construite en valorisant fort la liberté individuelle. N'est-ce pas un frein supplémentaire ?

Plutôt que de liberté, je préfère parler d'individualisme. Celui-ci est très valorisé dans nos sociétés

occidentales depuis quelques décennies. Or, lorsqu'un enfant vient au monde, il est tout à fait dépendant. Nous avons perdu de vue que cette dépendance perdure toute la vie. Des ethnies comme les Inuits ont continué à vivre en tenant compte de cette interdépendance avec les autres et avec la nature. Le drame, c'est qu'aujourd'hui, ce sont ces populations qui subissent le plus intensément ces perturbations climatiques.

Voyez-vous des points communs entre ces jeunes qui manifestent et les gilets jaunes ?

Les gilets jaunes sont des adultes et des électeurs. Les deux mouvements expriment le sentiment qu'on ne tient pas suffisamment compte de leur avis. Une revendication commune est d'ailleurs une plus grande justice fiscale. ■D.V.